

qu'il y a ici division du travail, et que la formation complexe, dite anus de Rusconi, chez les batraciens, est ici dédoublée en ses deux parties constituantes, lesquelles se produisent distinctement, et à une grande distance l'une de l'autre : d'une part, l'occlusion blastodermique qui a lieu par la soudure des lèvres opposées du feuillet externe parvenu jusqu'au pôle inférieur du jaune (on peut donner le nom d'*ombilic ombilical* à ce lieu d'occlusion¹); d'autre part, le lieu où les deux feuillets (externe et interne) sont soudés et au niveau duquel commence la production du feuillet moyen. Ce lieu, où les deux feuillets primitifs sont confondus, occupe d'abord le bord postérieur de la calotte blastodermique, puis s'allonge en suivant le mouvement d'expansion de cette calotte; il forme ainsi une sorte de trainée le long de laquelle les cellules blastodermiques sont disposées d'une manière homogène, c'est-à-dire qu'on ne peut sur une coupe indiquer les limites entre le feuillet externe et le feuillet interne. C'est là précisément le caractère des lèvres de l'anوس de Rusconi, le caractère du tissu de la ligne primitive. Si cette ligne présentait chez le poulet un orifice sur un point quelconque de son étendue, l'homologie de cette ligne primitive et de l'anوس de Rusconi serait évidente sans plus ample examen; il paraît en être ainsi pour le blastoderme des reptiles et sur le blastoderme du perroquet. Chez le poulet, il ne nous a jamais été donné de voir à l'état normal une disposition semblable; mais sur des blastodermes présentant un développement anormal, par exemple sur un blastoderme où commençait à se développer un monstre double formé de deux gouttières médullaires réunies par leurs extrémités antérieures et divergentes par leurs extrémités postérieures, nous avons constaté que chaque ligne primitive, faisant suite à chacune de ces gouttières médullaires, présentait en arrière un orifice fort net, donnant accès dans la cavité germinative (future cavité intestinale); ici, par suite, sans doute, d'un retard dans le développement de la ligne primitive, celle-ci se

¹ Dans un plus récent mémoire (*Etudes histologiques et morphologiques sur les anneaux des embryons d'oiseau. Journ. de l'Anat. et de la Physiologie*, mars 1884), nous avons particulièrement étudié cette formation de l'*ombilic ombilical* et les particularités qui l'accompagnent. Nous avons vu qu'il n'y a pas occlusion simple et directe de l'*ombilic ombilical* par rapprochement et soudure du bord libre de l'ectoderme (bord renflé en un bourrelet ectodermique), mais que l'anneau formé par ce bourrelet se renverse en bas et en dehors, au milieu de l'albumine accumulée au petit bout de l'œuf, constituant ainsi une cavité infundibuliforme, etc. (*sac de l'ombilic ombilical*); et que c'est par rétrécissement de l'orifice circonscrit par le bourrelet mésodermique que se fait l'occlusion de l'*ombilic ombilical*; ce sont donc les parties correspondant à la zone interne de l'aire vitelline qui prennent part à la formation de la cicatrice de l'*ombilic ombilical* du poulet.

présente donc, grâce à cette perforation, sous la forme d'un anus de Rusconi très allongé, aplati transversalement et affectant une configuration linéaire. A l'état normal cette configuration est si accentuée et se produit si rapidement que l'existence d'un orifice ne peut être constatée (du moins chez le poulet); il y a pour ainsi dire abréviation dans le processus de formation, de sorte que l'anus de Rusconi, au lieu de passer successivement de l'état d'orifice circulaire à celui de fente, puis à celui de ligne pleine, résultant de la soudure des deux lèvres de la fente, affecterait d'emblée le type de ligne pleine; mais, comme pour bien d'autres formations, les développements monstrueux nous présentent des phénomènes de retard grâce auxquels la ligne primitive peut être observée sous la forme de fente, d'orifice linéaire, ou même d'orifice oblong. »

L'AGE DE LA PIERRE POLIE

DANS LA PRESQU'ILE MALAISE

PAR

J. DE MORGAN

Ingénieur civil des mines.

12

Chargé par le gouvernement anglais de dresser la carte du royaume de Pérak, ainsi que du massif montagneux qui forme la limite de partage des eaux entre les deux versants de la péninsule malaise, j'eus l'occasion de parcourir ces vastes régions jusqu'alors inconnues et de passer plusieurs mois (juillet-octobre 1884) au milieu des populations aborigènes (Négritos Sakayes et Seumangs). De retour en France, j'ai publié¹ un long travail sur ces intéressantes peuplades qui n'étaient qu'à peine connues. Quelques voyageurs en avaient parlé, mais leurs récits sont entachés d'erreurs. Les uns² n'ont vu que des métis de

¹ *Bull. Soc. Norm. de Géographie*. Septembre 1885, sous presse.

² *Rev. Ethnog.*, 1883. John Errington Delacroix. — M. Delacroix a suivi jusqu'à Campong Tchabang une expédition du gouvernement anglais. Or, ce village, qui est situé sur la rivière Kerbou, à deux jours et demi de Kwala Kangsar (capitale du royaume de Pérak), est à la limite entre les pays malais et ceux habités par les négritos. Il renferme principalement des métis vêtus à la malaise et parlant un patois mélangé de malais et de sakaye. Les maisons y sont construites à la mode malaise. De plus, ce qui donne à ce village un caractère malais très marqué, c'est sa longue existence. Il a été construit par le chef actuel il y a environ dix ans et les vrais Sakayes ne restent jamais plus de six ou huit mois dans la même localité.

Sakayes et de Malais, les autres¹ n'ont rencontré que des gens descendus de leurs montagnes pour venir voir le résident anglais. Mais aucun n'a vécu chez eux et n'a pu étudier leurs mœurs et leurs habitudes dans leurs propres villages.

Les Négritos de la presqu'île malaise (Sakayes, Seumangs Rayats², etc.) appartiennent à la race Papoua³. Ils occupent toutes les régions sauvages de l'Indo-Chine ; au Laos ils portent le nom de Moï et sont quelque peu différents de ceux de la péninsule. Ils n'ont aucune croyance religieuse, sont gouvernés par des chefs et vivent sous le régime patriarcal ; ils sont doux et intelligents, mais très paresseux et malpropres.

Leurs armes sont : la lance, la sarbacane (Sakayes et Seumangs) et l'arc (Seumangs). Les lances portées par les tribus de l'intérieur sont entièrement en bois, la pointe étant en bambou.

Les Sakayes n'ont sur leur propre histoire que des notions très vagues. Cependant ils se souviennent qu'autrefois leurs ancêtres ne connaissaient pas l'usage des métaux et se servaient d'instruments de pierre. Aujourd'hui encore ils ignorent le traitement des minerais et tous les objets métalliques que l'on trouve chez eux leur ont été fournis par les Malais, qui les vendent contre les produits de la forêt. Ce sont des couteaux, des anneaux de laiton et quelques monnaies de cuivre ou d'argent.

À côté de ces peuplades, chez lesquelles j'ai passé plusieurs mois, se trouvent d'autres tribus que je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer et dont je ne connais l'existence que par les récits des chefs sakayes.

Ces tribus existaient autrefois. Mon guide malais Ibrahim et les chefs sakayes Ba-Pinang et Ba-Pelè en ont rencontré dans la forêt il y a douze ou quinze ans. Le chef du village Krbou m'a aussi assuré qu'elles vivent encore ; mais n'ayant pu vérifier par moi-même les assertions de ces gens, je me contente de reproduire ces renseignements tels qu'ils m'ont été fournis.

Les singes qui font du feu (c'est ainsi que les nomme le chef Ba-Pinang) sont de petite taille, ils ont la peau noire, les cheveux crépus

¹ Brau de Saint-Pol-Lias, *Pérah*. — M. Brau a accompagné le résident anglais. Sir H. Low, sur la rivière Pluss, jusqu'à une distance d'environ deux jours de Kwala Kangsar.

² Les Rayats sont les Négritos du sud, Malacca, Johore. Je n'ai pas eu l'occasion de les voir.

³ Élysée Reclus (*Géogr.*, Inde et Indo-Chine), commet quelques erreurs sur les Négritos de la presqu'île malaise, mais elles sont imputables uniquement aux voyageurs qui ont voulu écrire sur ces peuples sans avoir pu les étudier sur place.

et rouges (probablement teints avec de la chaux vive); ils n'emploient que des instruments de pierre, se vêtissent de feuilles qu'ils pendent autour d'une ceinture en rotane, habitent dans les cavernes et font du feu.

Ils parlent une langue qui ne ressemble en rien au malais ou aux idiomes des Négritos. Ils fuient l'approche des hommes et vivent dans les parties froides du pays (au-dessus de 15 à 1800 mèl.) avec les chèvres sauvages.

Le 26 juillet 1884, je me trouvais sur le sommet du mont Tchabang (alt. 1677 mèl.) et l'un de mes hommes me montrait au loin, dans la partie la plus abrupte de la montagne, des feux qu'il me dit être ceux de ces hommes sauvages.

Plus loin, à Tchangkat Kerbou, le chef avec qui je causais des routes pour aller à Kélantane, me parla encore de ces hommes et me donna sur eux les mêmes renseignements.

Afin de donner plus de valeur à leurs assertions, les Sakayes m'ont donné deux haches en pierre polie, me disant qu'elles ont été fabriquées par ces « singes qui font du feu ».

L'une (fig. 97, A, B), la plus grande, mesure 224^{mm} de longueur, 53^{mm} de largeur au tranchant et 16^{mm} d'épaisseur maxima; elle est en roche dure (porphyre jaune à grain très fin)¹.

L'autre (fig. 98, A, B, C) mesure 127^{mm} de longueur sur 58^{mm} de largeur au tranchant et 10^{mm} d'épaisseur; elle est en schiste vert quartzeux², et, si j'en juge d'après son état de conservation, elle semble être de fabrication beaucoup plus ancienne que la première.

Ces deux haches sont polies avec soin et dans toutes leurs parties; leur tranchant est aigu et leur pointe large; les deux bords latéraux sont coupés carrément par une face plane, ce qui leur donne une forme générale trapézoïdale analogue à celle de certaines haches scandinaves³.

D'après la manière dont ces renseignements me sont arrivés, je suis porté à croire qu'ils sont vrais et qu'il existait il n'y a pas longtemps au centre de la presqu'île malaise des peuplades ignorant absolument l'usage des métaux. Mais quelles sont ces tribus qui se cachaient au fond des montagnes? Sont-elles les derniers débris des aborigènes qui

¹ Ces porphyres jaunes se rencontrent dans le pays.

² Ces schistes sont abondants dans la presqu'île malaise. Ils forment la base du système silurien et sont très nettement visibles dans les ravins du bassin de la rivière Piah.

³ La plus grande de ces haches semble avoir servi, son tranchant est émoussé Les Sakayes qui me l'ont donnée l'employaient pour aiguiser leurs couteaux.

auraient fui devant une invasion des Négritos, ou sont-elles seulement des populations de montagnards de même origine que les Sakayes et qui se seraient retirées plus avant dans le pays lors de l'arrivée des Malais dans les vallées ?

Avec le peu de documents que nous possédons, il est impossible de donner une solution à cette intéressante question ; mais il n'en est pas moins certain que les Sakayes ont conservé la notion de l'existence des

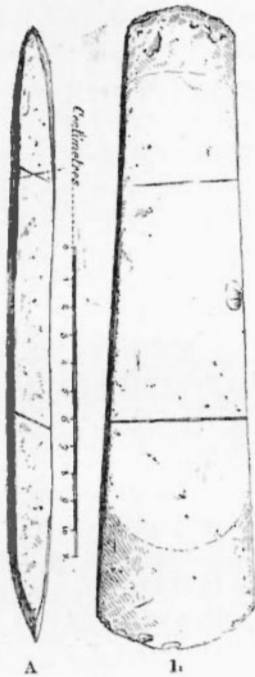


FIG. 97.

Haches en pierre polie. Presqu'île de Malacca. Coll. J. de Morgan.



FIG. 98.

intruments de pierre, et qu'avant l'invasion malaise ils ne connaissaient probablement pas les métaux.

Les Malais, qui trouvent parfois des haches de pierre dans le sol, les nomment « Batou Gontour » (pierres de foudre), et croient qu'elles proviennent d'un coup de tonnerre. Nous retrouvons la vieille légende bretonne au centre de la Malaisie ¹.

L'histoire de la presqu'île malaise n'est connue qu'en ce qui concerne

¹ Des Malais de Sumatra m'ont affirmé qu'on rencontrait aussi des haches de pierre dans leur pays et que la même légende y a cours.

les Malais ¹, c'est-à-dire depuis deux ou trois siècles seulement. Quant à ce qui a rapport à l'époque qui a précédé l'invasion malaise, on ne le retrouvera jamais : les indigènes ne connaissaient pas l'écriture.

Il existe bien dans le pays des cavernes couvertes d'inscriptions (vallée de la rivière Kampar, Perak, Patani), mais ces documents sont récents ², ils datent de l'occupation du pays par les Siamois et ne renferment que des formules de prières bouddhistes.

COLLECTIONS ET EXPOSITIONS

Musée de Saint-Germain.

Silex du Maroc. — Le Musée de Saint-Germain, qui possède déjà d'intéressantes séries de silex ouvrés du nord de l'Afrique : Égypte, Algérie, Désert, vient de s'enrichir de silex du Maroc. Ils ont été donnés par M. Féraud, ministre de France à Tanger, qui les a recueillis au campement de Sidi-Yamani, sur la route de Fez à Tanger. Cette localité est située à proximité du grand tumulus, entouré d'une enceinte de monolithes, que Tissot a signalé dans ses études archéologiques sur le Maroc et que les Arabes appellent *El Outed* (les Piquets de Tente).

L'envoi se compose de 31 éclats grossiers, 14 éclats meilleurs, quelques-uns avec retouches, il y a de bonnes lames, une pointe avec un des tranchants abattu, enfin 11 petites pointes de flèche à pédoncule et barbelures. Ces 57 échantillons sont en silex plus ou moins opaque, parfois jaspoïde. Cela représente bien ce que l'on peut ramasser en traversant rapidement une station.

Il y a en outre 2 lames et 7 pointes de flèche en silex calcédonieux tout à fait, comme matière et comme travail, identiques à ce qu'on rencontre à Ouargla, à l'extrémité la plus méridionale de la province de Constantine. M. Féraud a beaucoup exploré cette localité et en a donné une fort belle série au Musée de Saint-Germain en 1872. N'en

¹ Il existe des annales malaises chez les radjahs de certains pays.

² Les Malais de Pérak ont conservé très précis le souvenir de l'occupation siamoise. Pour eux, tous les anciens travaux de mines sont dus aux Siamois. J'ai vu dans Rhaman un petit théâtre où tous les personnages de la scène étaient empruntés au Ramayana.

aurait-il pas, par mégarde, mêlé quelques échantillons avec ceux du Maroc? Ce qui le ferait croire, c'est que le silex calcédonieux d'Ouargla est spécial et ne se retrouve même pas dans des localités bien plus voisines que Sidi-Yamani. Les environs de Gabès, si riches en silex ouvrés, n'en fournissent pas. M. Rabourdin, partant d'Ouargla, où il avait recueilli de nombreuses pointes de flèche en silex calcédonieux, n'en retrouve plus quand il s'enfonce dans le désert, bien qu'y constatant diverses stations. On ne peut pas supposer un commerce entre Ouargla et le Maroc, à travers tout l'Atlas. Il est bien plus simple de supposer un mélange accidentel dans les collections d'un voyageur. Le fait peut se produire si facilement et a été si souvent constaté. Aucun naturaliste ne s'est montré plus exact et plus consciencieux que Jean de Charpentier. Pourtant, par suite d'une erreur de paquet, il a décrit comme trouvé au Mont-Cenis une espèce d'hélix recueillie par lui au bord de la Méditerranée, erreur qu'il a reconnue plus tard!

Muséum des Sciences naturelles de Lyon.

Le directeur du Muséum des sciences naturelles de Lyon, Lortet, continuant une excellente tradition, vient de publier son *Rapport à M. le Maire sur les travaux exécutés pendant l'année 1884*. Il constate que les collections se sont accrues pendant l'année de 1,221 pièces se décomposant ainsi :

Anthropologie.	546
Zoologie.	340
Géologie, paléontologie, minéralogie. .	280
Bibliothèque.	55

C'est avec plaisir que nous constatons le grand développement pris par l'anthropologie. Trente-trois personnes ou établissements ont contribué à cette augmentation des sciences anthropologiques produite en majeure partie d'échanges et de dons.

Musée Guimet.

A la date du 7 août, a été promulguée la loi qui porte l'approbation de la convention passée en vue du transport à Paris et de la cession à l'Etat du Musée Guimet. Aux termes de la convention annexée, l'immeuble qui prendra le nom de Musée Guimet devra être construit dans un délai de trois ans. Comme on le sait, ce remarquable Musée est consacré à l'histoire des religions. Les religions de l'Orient y sont sur-

tout largement représentées. Il y a pourtant une regrettable lacune. La religion chrétienne y est par trop oubliée.

Dans les Musées.

Il existe à Paris une trentaine de musées où sont accumulées les merveilles artistiques des âges anciens : peinture, sculpture, gravure, céramique, orfèvrerie, le mobilier et le costume, armes, etc.. etc. Ces musées sont ouverts, non pas à une classe spéciale d'individus, mais au public. C'est donc non seulement un plaisir pour les yeux, mais encore un enseignement que le public peut trouver dans les musées. Cependant, grâce à la plus inconcevable absence de logique et aussi par routine administrative, il résulte que si les visiteurs peuvent grandement se réjouir à la vue des merveilles susdites, ils ne peuvent guère en tirer profit pour leur instruction particulière, pour cette raison que les objets exposés ne portent pas de légende explicative : que pour savoir ce qu'ils sont exactement, quel est l'artiste auquel on doit le chef-d'œuvre qu'on admire, il est absolument indispensable d'avoir le catalogue.

Or, pour avoir un catalogue, il faut l'acheter ; et comme dans chaque musée il y a plusieurs catalogues, un pour chaque genre d'objets exposés, on voit de suite quelle somme fantastique il faut déboursier pour se les procurer tous.

Un musée est une école, dit notre confrère Jean Valjean, dans une chronique consacrée à ce sujet. Il est dans le vrai, nous le répétons après lui et tout le monde le sait... même l'administration des beaux-arts. Mais il y a gros à parier que notre réclamation isolée restera lettre morte et que d'ici à ce que des légendes explicatives soient apposées sur des vitrines, sur le socle des statues et au bas du cadre des tableaux, bien de l'eau passera encore sous les ponts.

Cette question n'est pas regardée comme assez considérable pour qu'elle soit débattue à la Chambre. Le conseil municipal s'en occuperait peut-être si les musées étaient de son ressort et appartenaient à la ville. Il faudrait donc engager une campagne dans la presse. Mais celle-ci a tant de chiens à fouetter quotidiennement qu'elle peut à peine suffire à la besogne, et ce que nous demandons n'a évidemment rien qui la puisse passionner. D'autre part, le gros du public ne fréquente les musées que d'une manière bien intermittente : Une visite de temps à autre, par-ci, par-là, un dimanche où l'on ne sait que faire, alors

qu'il pleut à torrents ou qu'il gèle à pierre fendre et qu'on ne peut aller à Vincennes, au bois de Boulogne ou aux Champs-Élysées. Ils vont rapidement à travers les salles, ces visiteurs-là, sans voir ni comprendre grand'chose, et peut-être est-ce pour cela qu'ils viennent si rarement.

Mais, à Paris, il y a une foule de personnes dont la profession exige des visites multipliées aux musées : les artistes d'abord, les ouvriers de l'art industriel, puis les enfants des écoles, sans compter nombre d'amateurs qui, en dépit de leur passion, ne peuvent se payer ces ruineux catalogues, qu'il serait nécessaire, sinon de supprimer, — car les gens qui s'intéressent d'une façon toute spéciale à l'art, ainsi que le fait remarquer notre confrère, peuvent avoir le désir de les avoir sous la main constamment, — mais au moins de ne pas les rendre indispensables pour les visiteurs.

Cette question avait déjà été soulevée autrefois, et quelqu'un avait émis l'idée que les catalogues pourraient bien être remis à toute personne qui en ferait la demande, à charge par elle de le remettre à la sortie. C'était impraticable. Comment aurait-on pu savoir à qui des catalogues avaient été remis, puis n'aurait-il pas fallu les renouveler incessamment, car ils eussent été vite abîmés et salis, perdus aussi, pour ne pas dire davantage. Et celui qui voudrait voir toutes les collections du Louvre en un jour, par exemple, le voyez-vous trainant sous son bras une dizaine de bouquins ? Comme c'est commode !

Il n'y a donc qu'à mettre des inscriptions sur tous les objets exposés, comme nous le demandons et comme cela est dans nombre de musées d'Europe, en Suisse et en Allemagne, par exemple. On peut objecter qu'on vendra moins de catalogues et que ce sera une perte pour le budget des beaux-arts. Mais voilà-t-il pas une belle considération, quand on songe aux services que rendrait à la population la petite réforme que nous désirons ! Le budget des beaux-arts est payé par M. Tout-le-Monde et il n'est que trop juste que ce personnage jouisse pour l'argent qu'il donne. Il n'y a que trop déjà d'établissements publics où seuls des privilégiés prennent du plaisir, pour qu'on songe un peu, dans la mesure du possible, à la masse qui travaille durement sans avoir les plus minces satisfactions.

(Ext. de *La Justice* du 22 juillet 1885.)

SUTTER LAUMANN.

LIVRES ET JOURNAUX

ADRIEN JEANJEAN. — **L'âge du cuivre dans les Cévennes.** Nîmes, 1855, in-8, 16 p. (Extrait *Mém. Acad. de Nîmes*, 1834).

Jeanjean, l'habile géologue, qui a si bien fait connaître les abondantes grottes naturelles des Cévennes, départements de l'Hérault et surtout du Gard, dans un nouveau travail cherche à établir pour ces régions une époque du cuivre, rencontrée et constatée dans les dolmens et les grottes sépulcrales. Le meilleur type de cette époque serait la grotte des Morts, près Durfort (Gard).

« Dans les Cévennes, dit-il, cette époque, à en juger par les manifestations de l'industrie humaine, a été de courte durée; les objets en cuivre qu'on y a rencontrés étaient principalement destinés à la parure; les armes et les outils y sont rares, et nous les avons toujours trouvés associés à de nombreux instruments en pierre ou en os. »

Il en conclut qu'il ne lui paraît pas qu'il y ait de quoi caractériser un *âge du cuivre*, mais bien assez pour créer une époque. Maintenant l'époque robenhausienne pour la pierre polie pure, et les époques morgienne et larnaudienne pour le développement du bronze, il intercalerait entre le robenhausien et le morgien, *l'époque durfortienne*, pendant laquelle le cuivre aurait été employé conjointement avec la pierre. Cette époque paraît correspondre à l'époque cébennoise de Chantre.

Les conclusions qui viennent d'être rapportées sont appuyées sur des analyses.

Henri Vignal, chimiste de la Compagnie des Forges de Tamaris, a reconnu que des perles des grottes sépulcrales de Durfort et de Rousson sont en cuivre pur.

Mais deux haches à bords droits découvertes dans une cachette, aux Rascassaüs, près Saint-Ippolyte, étaient en bronze, comme l'a constaté Chauzit, chimiste, professeur d'agriculture dans le Gard.

LÉON DE ROSNY. — **De la création des végétaux avant le soleil.**
Dans *Bull. Alliance scientifique universelle*, 25 avril 1885, p. 49.

L'auteur constate que cette singulière légende existe non seulement dans la bible mosaïque, mais aussi dans la bible des anciens Japonais.

« Je n'en profiterai pas, ajoute-t-il, pour conclure à l'existence entre ces peuples d'une somme quelconque d'affinités ethniques. Je me bornerai à tirer cette morale que, dans la même période d'évolution intellectuelle, les mêmes idées peuvent naître et se développer dans tous les pays et sous tous les climats. » (p. 52.) Il y a du vrai, mais l'énoncé est trop absolu.

ALCIUS LEDIEU. — **Boucher de Perthes, sa vie, ses œuvres, sa correspondance.** Abbeville, 1885, gr. in-8, 260 p.

La biographie de Boucher de Perthes vient d'être publiée, avec un soin et des recherches toutes particulières, par le bibliothécaire d'Abbeville, Alcius Ledieu. Malheureusement l'auteur s'est trop préoccupé du soin de grandir son sujet, comme s'il n'était pas assez grand par lui-même. Cédant aux anciennes habitudes, il a composé un panégyrique, au lieu de donner tout simplement une bonne et fidèle étude anthropologique. Il faudra probablement encore bien du temps avant que cette transformation s'opère.

Boucher de Perthes a immortalisé son nom par une grande découverte. C'est lui qui a démontré et fait admettre l'existence de l'homme fossile. Quelles sont les qualités qui l'ont conduit à ce résultat? Ce sont une prodigieuse activité d'esprit le poussant à tout examiner et à tout étudier, une rare indépendance de jugement qui le passionnait pour la recherche de la vérité quelle qu'elle soit, enfin une immense ténacité qui lui permettait de lutter contre toutes les oppositions sans jamais se décourager.

Mais à côté de ces vigoureuses qualités qui ont fait de Boucher de Perthes un homme illustre, il en est une autre qui en faisait un excellent homme. Boucher de Perthes était si honnête, si naturellement bienveillant, si passionné pour la vérité, qu'il jugeait tous les autres semblables à lui. Il ne pouvait se figurer qu'un homme pût mentir et en tromper un autre. Avec une si bonne idée de l'humanité, naturellement il fut souvent trompé. C'est un fait connu, un fait incontestable; pourtant son biographe, non, son panégyriste, ne veut pas le reconnaître. Il a tort, dans l'intérêt de la science comme dans celui de son héros.

L. TESTUT. — **La case du Loup ou dolmen de Langlade.** Bordeaux, 7 p., 1 fig. (Extrait *Bull. Soc. d'Anthrop.* Bordeaux, 1834.)

Le dolmen de Langlade, décrit avec soin par L. Testut, est situé sur la commune de Saint-Amand-de-Belvès (Dordogne). L'auteur

onne le plan du monument qui a un caractère tout particulier; un des côtés latéraux, au lieu d'être un simple support ou dalle de pierre sur champ, est formé par les parois d'un énorme bloc naturel qui se trouvait là accidentellement.

Un abbé signale autour du dolmen une enceinte formée de blocs taillés. Testut n'a rien reconnu de semblable, si ce n'est à quelques mètres du chevet du dolmen, trois énormes blocs disposés en ligne droite.

F. NOÉLAS. — Études sur les âges préhistoriques dans le Roannais, 1^{re} partie, Saint-Etienne, 1884, in-8°, 35 pages, 1 pl. in-fol. (Extrait *Ann. Soc. Agric. Sc., Arts de la Loire.*)

Président de la Commission Forézienne de topographie de l'histoire des Gaules, F. Noélas consacre cette première partie à l'âge de la pierre, ou pour être plus précis, aux instruments en pierre. Il en indique et en figure de divers gisements. Malheureusement, comme époques, les déterminations ne paraissent pas suffisamment exactes. Ainsi, page 20, l'auteur cite de la poterie dans plusieurs gisements qu'il rapporte au chelléen, et page 30, il rapporte au magdalénien, une pointe de flèche à barbelures et pédoncule, figurée n° 39.

Cette petite monographie commence par un exposé topographique et surtout minéralogique. C'est un excellent exemple donné aux paléoethnologues qui entreprennent des travaux de ce genre. Ces utiles indications nous permettront de préciser les lieux d'exploitation et les relations commerciales.

CORRESPONDANCE ET NOUVELLES

NOMS DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES DE BRETAGNE

Nous avons reçu de H. du Cleuziou, à propos de l'article de G. de Mortillet sur la conservation des monuments mégalithiques, publié dans le n° 14 de *L'Homme* (1885, p. 417), une lettre dont nous extrayons les passages suivants, relatifs à la dénomination des monuments mégalithiques bretons :

« Permettez-moi quelques réflexions suggérées par la lecture de votre article :

« Les noms de lieux ne devraient-ils pas commencer à être rigoureusement contrôlés, l'orthographe desdits noms devenant d'une incroyable fantaisie.

« Vous appelez le grand menhir de Locmariaker le *Mener-Hroeck*. Mener n'est pas breton ; *er* dans le dialecte de Vannes correspond à l'article *ar* employé dans le reste de la Bretagne. *Men er Groec'h* doit être l'orthographe vraie (la Pierre de la Fée). Vous citez ensuite le groupe du *Mané-Kérioned* (*Kerioned*, ou *Kirionet* ou *Crionet*), qui veut dire la Butte des Crions, des Nains, des Korrigands. *Kerioned* n'est pas un nom propre ; comme preuve, je ne citerai que le *Toul ar Krioned*, le Trou des Nains, qu'on a appelé quelque temps *Toul ar Guirioné* (le Trou de la Vérité), près des alignements de Kerlescan, trou qui se nomme *Krac'h Vras*, la Grande Butte, dolmen avec tertre et reste de cromlech aujourd'hui détruit, où se trouvaient deux entrées en ogive entièrement disparues et dessinées par moi en 1855 au moment de la fouille de M. de Keranflec'h ; je les ai publiées depuis. Il y a cinquante *Kerioned* ou *Crionnet* en Bretagne.

« Dans la série des alignements de Carnac, vous citez trois groupes de monuments ; il y en a un quatrième dont le nom est assez caractéristique. C'est le *Menec Vihan*, le petit Ménéec. Il a été presque entièrement démoli par le père du général Trochu, entrepreneur du Phare de Belle-Ile. Comme acquisitions futures, il en reste trop peu de choses pour y faire attention ; comme nomenclature, on ne peut le passer sous silence.

« Donc, sur ce point, nécessité de donner enfin les *noms vrais* : il y a le cadastre comme contrôle, plus les *Aveux* des anciens titres de propriété, plus les dénominations données par les paysans. Mais ici les choix sont très difficiles à régler ; le dialecte du Morbihan que les Trecois appellent *Blohic*, langage en bloc, tend, par un système de suppression de lettres et même de syllabes commun aux gens de la contrée, à déformer la langue depuis des siècles. Comme preuve je ne donne que *Gatimen*, petite butte avec dolmen, située contre le Ménéec même, qui est écrit au cadastre *Gra tri men*, qu'on devrait prononcer *Krac'h tri men*, la Butte de l'Eau ou de l'Étang ; le lieu-dit se trouve au-dessus de l'étang au Duc. Je pourrais multiplier les exemples. Ce que j'en dis ici n'est simplement que pour vous indiquer les difficultés qu'il y a, même dans le pays, à trouver la véritable orthographe du nom quand on ne connaît pas à fond la langue. Je ne parle pas du fameux *Mané Hroech* qui sera toujours rire ceux qui savent le Breton, ni de *Corcono* que vous écrivez enfin *Crucuno*, singulier de *Crucuni*,

manè très curieux sur la route de Carnac à Auray que vous oubliez; là pourtant se trouve un menhir au sommet de la butte, en face de celui du Moustoir. C'est un spécimen unique, car la pierre de signal du *Manio* (pluriel de Manè) est renversée, ainsi que celle du *Stel Seu* et tant d'autres, qui témoignent de l'habitude constante d'élever des Peulvans au-dessus ou au-devant des dolmens. Celui de Locmariaker, situé près de la Table des Marchands, en est une preuve frappante. Mais ne nous lançons pas dans des digressions qui nous éloigneraient du but de cette lettre.

« Donc d'abord rectifier l'orthographe des noms de lieux de tous les monuments acquis, avec la traduction française dans la colonne des probabilités, contrôler cette orthographe sur les *lieux*, sur le *cadastre*, sur les *Aveux*, si faire se peut, et avoir un nom scientifique fixé définitivement et compréhensible, au lieu des barbarismes étranges qui ont cours de notre temps. Nous avons des règles grammaticales en Basse-Bretagne. Avant le sage Le Gonidec, il y a eu l'abbé L'Armerye pour le Vannetois, et Grégoire de Rostrenen qu'on méprise à tort dans la Philologie, et Dom Le Pelletier et le *Catholicon* de Jehan Lagadeuc enfin qui suivent ces règles. Il faudra bien s'en rapporter à eux quelque jour.

« Débrouiller tout cela est bien difficile quand on ne connaît pas la langue. M. Louis Galles comprenait bien l'importance de ce fait. Ses successeurs n'ont malheureusement pas suivi son exemple, d'où il est résulté un commencement de confusion que vous ne devez pas consacrer par vos désignations qui deviendront officielles.

« Conclusion : Rectification des noms de lieux avec preuves à l'appui, motif de rapports que vous accepterez ou rejetterez après sérieuse délibération et qui fixera l'orthographe et la désignation définitive de nos monuments.

« HENRI DU CLEZIOU. »

PETITS SILEX TAILLÉS D'HÉDOUVILLE

Un collectionneur qui explore avec beaucoup de zèle le canton de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), M. Denise, de Parmain, nous a signalé, ces temps derniers, une très curieuse station néolithique découverte par lui, sur le territoire d'Hédouville, à quelques kilomètres au nord-ouest de l'Isle-Adam. M. Denise et M. Clozier, instituteur à Hédouville, qui s'occupe également de préhistorique, ont recueilli sur ce point un certain nombre de silex taillés, recouverts d'une patine blanche et presque

tous de très petites dimensions. Ce sont surtout : des tranchets, petits et grands; des petites pointes, de forme plus ou moins triangulaire, retouchées sur deux côtés seulement (fig. 100, 101 et 102), et d'autres ayant la forme d'un segment de cercle, délicatement retouché du côté formant l'arc (fig. 99). Il y a aussi quelques rares pointes de flèches de types ordinaires, à pédoncule et barbelures.

Les pièces les plus intéressantes du gisement d'Hédouville sont les petits silex avec retonches dont les figures ci-jointes, représentant les principaux types, peuvent donner une idée assez exacte. Ces silex,



FIG. 99.



FIG. 100.



FIG. 101.



FIG. 102.

Pointes de flèches en silex. Hédouville (Seine-et-Oise). Coll. Denisc. G. N.

toujours extrêmement pointus et difficiles à tenir à la main, ne peuvent être que des pointes de flèches. Ils sont généralement taillés dans des lames de silex d'une faible épaisseur, et n'ont parfois pas plus de 45^{mm} de longueur. La pièce représentée figure 102 est exceptionnelle comme grandeur.

Ces silex minuscules ont longtemps échappé aux yeux des chercheurs; mais grâce au soin avec lequel sont actuellement faites les recherches, on commence à en trouver un peu partout. On en a rencontré sur divers points de la France, en Italie, en Portugal, en Russie et dans tout le nord de l'Afrique. J'en ai publié dans *L'Homme* (1884, p. 145) deux spécimens provenant de l'Inde. Enfin, le Musée Broca possède plusieurs pointes de flèches de ce genre, semblables à la pièce représentée figure 101, récoltées par Fortoul, dans le dolmen de Saint-Laurent (Basses-Alpes).

A. DE MORTILLET.

ÉCRITURE PICTOGRAPHIQUE

L. Simonin a fait à la séance du 3 juin de la Société de Géographie de Paris une intéressante communication sur l'écriture pictographique des Indiens de l'Amérique du Nord. Nous en reproduisons les principaux passages :

« Les Indiens n'écrivent pas, sauf les Indiens Chérokées et Creeks, qui font partie des cinq tribus civilisées du territoire indien. Les autres sont les Chactas, les Chickasaws, les Séminoles. Les Chérokées, les Creeks, les Chactas ont une chambre législative; les Creeks une chambre des Rois et une chambre des Guerriers. Tous envoient un délégué à Washington. Il y a une constitution. Il y a beaucoup de métis parmi eux. Ces Indiens sont originaires de l'Alabama, de la Georgie, du Mississippi, de la Floride, du Missouri. Les Chérokées de l'est, de la Caroline du Nord, sont restés dans leur pays d'origine. Ces tribus ont des journaux, des livres écrits dans leur langue. Le Creek s'écrit avec dix-neuf caractères, à l'européenne. Les Chérokées écrivent leur langue avec soixante-dix-sept caractères phonétiques ou syllabiques, inventés par un Chérokée en 1830.

« L'écriture pictographique est composée de dessins parlants, comme le furent, en principe, les hiéroglyphes égyptiens ou les caractères chinois; seulement ici on dirait que ces dessins ont été faits par la main d'un enfant.

« En 1882, un Indien Chayenne, le Loup-de-Feu, interné dans une des réserves du Montana, avait un compte chez le traitant ou épicier de l'endroit. Il indiquait sur les feuilles d'un carnet, par de grossiers dessins, les objets qu'il achetait, et au-dessus par des ronds ou des ronds plus petits, les sommes en dollars et demi-dollars que valaient ces objets. Il réunissait par un trait ces ronds à l'objet dessiné. Ainsi il indiqua l'achat d'une paire de souliers qu'il paya deux dollars et demi par le dessin d'un soulier réuni par un trait à deux ronds et un petit rond, et de même pour un sac de sucre valant un dollar et demi; un couteau-racloir un dollar et demi; un étou et une pièce de calicot un dollar ensemble; un petit sac de café un demi-dollar; un grand sac de sucre un demi-dollar; un gros sac de biscuit et une tablette de tabac à chiquer, un dollar. Il restait sur tous ces objets deux dollars à payer, ce qu'il indique en les rejetant à part, à la suite des autres, et isolés. Il venait payer cette solde au traitant, dont les livres se trouvaient d'accord avec le carnet de l'Indien. Le Loup-de-Feu paya sa dette et le traitant déchira la feuille, qu'il donna au correspondant du *New-*

York Herald, où nous l'avons recueillie nous-même. Nous l'avons ensuite déposée à la Bibliothèque nationale, au retour de nos missions aux États-Unis, en 1868-69. Quelques-uns de ces dessins indiens ont été reproduits par la photographie.

« Le grand chef des Unkpapas Sioux pratiquait aussi l'écriture pictographique. C'est le Bœuf-Assis (*Sitting Bull*), le même qui, avec une centaine de guerriers de sa tribu, tua tous les soldats du régiment qu'il rencontra dans le haut Montana, et le brave général Coster qui les commandait. Ceci se passait le 27 juillet 1876. Après ce haut fait il s'enfuit avec ses bandes dans le Canada, d'où il n'ont pu revenir et avoir leur grâce, lui et les siens, que quatre ans après, en 1881, époque où ils se décidèrent à faire leur soumission.

« Le Bœuf-Assis avait sur lui un carnet très curieux, qui n'était autre que son autobiographie, racontée en écriture pictographique. D'habitude les chefs inscrivent les hauts faits dont il veulent garder le souvenir, sur le revers des peaux de bison, ce qu'on appelle des robes de buffles, mais dans ce cas, le Bœuf-Assis avait pris des feuilles de papier. C'est sur le dos des feuilles de contrôle appartenant au 3^e régiment d'infanterie des États-Unis, qu'il écrivait ses commentaires à la César. Il y a ainsi cinquante-cinq feuilles qui donnent en écriture pictographique le récit des aventures du Bœuf-Assis, de 1864 à 1870, c'est-à-dire pendant six ou sept ans de sa vie.

« Chaque dessin est grossièrement tracé à l'encre; les hommes et les chevaux sont représentés comme les enfants savent le faire en pareil cas. Quelques-uns de ces dessins sont rehaussés de couleur bleue et rouge comme si le Bœuf-Assis avait eu en sa possession un de ces crayons à deux pointes, dont on se sert dans les bureaux de journaux, en Amérique et en France, et qu'au moyen de ces deux couleurs, il soit venu en aide à ses tentatives de peinture. Le sang, une blessure, sont indiqués par une petite tache rouge, avec un jet qui sort de la blessure. Le bleu est employé pour les pantalons de l'homme blanc, du soldat américain, *blue-jacket*.

« Le Bœuf-Assis n'est guère modeste en écrivant pour la postérité l'histoire de ses exploits, qu'il s'agisse de scalper un soldat dans une bataille, de tuer la femme d'un Indien de la tribu des Corbeaux qui l'attaquent en ennemie, de tuer et de scalper un bûcheron blanc, de frapper d'un coup de lance un Indien Corbeau, de voler à la dérobee une mule; il ne vante que toutes ces prouesses. Ce livre curieux a été vu par un aide-chirurgien de l'armée, en août 1870, quand il stationnait au fort Buford, dans le Dakota; on lui expliqua et traduisit ces

dessins et il les envoya avec une préface au Conservateur du Musée médical de l'armée à Washington qui les fit relier comme un livre et les mit dans les Archives du musée. Cet album très curieux a été acheté d'un Sioux Yankton pour un dollar et demi, ou sept francs cinquante en provisions de bouche par un amateur.

« Le fort Buford avait été établi en 1866, contre les Indiens. Le Bœuf-Assis était alors à la tête d'une centaine de guerriers, qui étaient devenus la terreur des courriers, des bûcherons et de tous les résidents fermiers et colons de 200 kilomètres à la ronde du Haut-Mississippi.

« De 1866 à 1870, époque où le Bœuf-Assis écrivit cette espèce d'autobiographie, sa bande arrêta plusieurs fois la malle-poste, la pillait, la détruisait. Ces coureurs, ces pirates de la prairie, prirent et emmenèrent plus de 200 têtes de bétail et tuèrent et scalpèrent une vingtaine de Blancs, dans le voisinage immédiat du fort.

« Le dossier, numéroté comme le onzième, est certes le plus curieux de tous. Le Bœuf-Assis raconte d'une manière à la fois naïve et primitive sa vie aventureuse. Ce dessin porte son autographe sur le coin de droite en haut, un bœuf assis ayant tête d'homme. Le guerrier est monté sur son cheval de bataille et son frère chevauche à côté de lui, pendant qu'il attaque d'un coup de lance et tue un soldat blanc. Le soldat a des pantalons bleus et sa qualité de Blanc est aussi indiquée par un chapeau de haute forme, un tuyau de poêle; le bouclier du Bœuf-Assis pend au côté du cheval et porte en écusson, un aigle, qui est le porte-bonheur le protecteur, la médecine, *le waken* du Bœuf-Assis.

« Un trait, une ligne courbe, va de la bouche du Bœuf-Assis à l'emblème de son nom qui est dans le coin du tableau, — ce qui indique à la fois que le guerrier qui vient d'accomplir ce haut fait, est bien le Bœuf-Assis, et qu'il crie son terrible nom à son ennemi pour l'épouvanter.

Les amazones de Dahomey.

Les nouveaux exploits du roi de Dahomey viennent de ramener l'attention sur l'organisation militaire toute spéciale de ce petit royaume africain, et spécialement sur ses bataillons d'amazones. Le voyageur allemand Zœller, qui a eu récemment l'occasion de les voir de près, évalue à 6,000 femmes l'effectif de la garde royale d'Abomey. Toutes ces femmes ont le titre de reine et sont rompues dès leur pre-

mière enfance aux exercices du corps. Elles paraissent supérieures en force, en courage et en fidélité aux guerriers mâles du pays, et à ce titre sont exclusivement chargées de la garde de leur époux et maître. Mais il ne semble pas qu'elles prennent ordinairement une part directe aux opérations offensives. Leur fonction tient plutôt le milieu entre celle d'une garde royale et celle d'un corps de ballet. Elles sont en effet exercées avec soin à la danse et aux évolutions d'ensemble, qu'elles exécutent avec une précision parfaite, et il n'y a pas de fête ou de cérémonie où elles ne jouent leur rôle. Le docteur Zœller déclare qu'il est impossible de rien voir de plus gracieux que ces bataillons de jeunes négresses, pour la plupart grandes, minces et bien faites, coiffées d'un casque blanc, vêtues d'un court jupon vert ou jaune et d'une tunique de soie rouge, les bras, le col et les pieds nus. Un corselet de cuir leur soutient la taille, enfermée dans un ceinturon doré qui porte l'épée et la boîte à cartouches. Une petite hache et un fusil complètent l'armement. Les officiers se distinguent par des écharpes de diverses couleurs. Toutes les amazones en service actif ont vingt-cinq ans au plus et dix-huit ans au moins. En dépit de la souplesse de leurs mouvements et de la grâce de leurs attitudes, elles ont l'air beaucoup plus guerrier et beaucoup plus mâle que ne l'a un corps de ballet européen costumé de la même façon, — par la double raison que tous leurs muscles sont développés par une gymnastique continuelle et que dans les races noires le squelette féminin se rapproche beaucoup du squelette mâle.

Ces amazones ne sont pas casernées, mais vivent chacune dans leur famille et ne se réunissent que pour les manœuvres et revues. Elles forment presque exclusivement la garnison d'Ahomey, qui ne compte avec elles que trente soldats mâles. Elles accompagnent le roi dans toutes ses expéditions, mais n'y jouent pas un rôle actif. Ce rôle est réservé aux guerriers, qui sont surtout exercés à surprendre les villages et établissements de l'ennemi. A cet effet les marches ont toujours lieu de nuit et à travers bois ; au lieu de prendre les chemins frayés, les soldats du roi de Dahomey se font une route à travers les broussailles, cernent lentement la position qu'ils ont en vue, en ayant bien soin d'observer un profond silence, de ne pas allumer de feux et de tuer impitoyablement tout être vivant qui pourrait donner l'alarme ; puis, le moment venu, ils se précipitent sur leur proie, massacrent les hommes et emmènent les femmes en esclavage.

Il paraît qu'une sorte de cannibalisme d'apparat fait encore partie chez eux des cérémonies officielles. Certains prisonniers de guerre sont

réservés à cet effet, on les bâillonne avec un bâtonnet, on leur lie les pieds et les mains sur une barre de bois pour les décapiter; puis on prélève sur leur cadavre des morceaux de choix qui sont publiquement grillés et mangés par les cannibales officiels de Sa Majesté. Ces chambellans d'un nouveau genre s'empressent d'ailleurs, après la cérémonie, de prendre un émétique pour débarrasser leur estomac de son odieux fardeau.

BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. Vol, XV, n° 1, août 1885.

H.-H. Johnston : Le peuple de l'est de l'Afrique équatoriale. — A. Neubauer : Notes sur les caractères de race des Juifs. — Joseph Jacobs : Sur les caractéristiques de race des Juifs modernes. — James-G. Frazer : Sur certaines coutumes funéraires expliquant la théorie primitive de l'âme. — F.-S. Tremlett : Les dolmens sculptés du Morbihan (Bretagne). — A.-J. Duffield : Sur les naturels de New-Ireland. — R. Brudenell Carter : Données sur l'essai de la vue. — Charles Roberts : Vue des gens sauvages et civilisés. — E. Gordon Hull : Notes ethnologiques sur les Arabes de l'Arabie Pétrée.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. Août 1885.

A. de Quatrefages : L'homme tertiaire et sa survivance. — D. Cau-Durban : La grotte de Marsoulas (Haute-Garonne). — Biçlawski : Etude sur les haches néolithiques des environs de Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme).

Mémoires de la Société des antiquaires du Centre, 1^{er} fasc. 1883.

P. de Goy : L'industrie du bronze en Berry. Cachette de fondeur du Petit-Villatte, p. 1. — Albert des Méloizes : Les souterrains de Prunet, commune de Morthomiers (Cher), p. 75. — Raymond de la Guère : Bracelets de bronze, p. 81. — Pierre de Goy : Sépultures antiques du Berry, p. 89.

PHOTOGRAPHIE EUGÈNE CHÉRON

14, faubourg Saint-Honoré, 14
PARIS

Séries de Photographies de Monuments
mégolithiques
Vues et Types de Bretagne.

Appareils photographiques en acajou verni, pesant moins d'un kilogramme, pour plaques de 9 centimètres sur 12 centimètres.

L'appareil se compose de : 1 chambre noire, 3 châssis doubles, 1 objectif, 1 obturateur instantané permettant d'opérer sans pied, 1 pied, 1 voile, 1 sac contenant la chambre et les châssis, 12 glaces et des produits. — Prix : 120 francs.

Envoi d'épreuves faites avec cet appareil contre 50 centimes envoyés en timbres-poste pour chaque épreuve demandée.

CONGRÈS

INTERNATIONAUX

D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE

PRÉHISTORIQUES

COMPTES RENDUS

- 1867 — Paris.
- 1868 — Norwich et Londres.
- 1869 — Copenhague.
- 1871 — Bologne.
- 1872 — Bruxelles.
- 1874 — Stockholm.
- 1876 — Budapest.

S'adresser à M. K. NILSSON, Libraire.
212, rue de Rivoli, 212
PARIS

MUSÉE PRÉHISTORIQUE



MUSÉE PRÉHISTORIQUE

Par G. et A. DE MORTILLET

1 volume grand in-8. — 1269 figures.

Prix : 35 francs.

PARIS

CH. REINWALD, libraire, 15, rue des Saints-Pères.

En s'adressant au Secrétaire de la rédaction les abonnés recevront l'ouvrage, franc de port, pour 28 francs.

ANNONCES

SUR LA COUVERTURE DE L'HOMME

La case de 5 centimètres de haut sur 6 de large

Un numéro..... 3 fr.

24 numéros (sans remaniements)..... 24 fr.

BULLETTINO
DI
PALETOLOGIA ITALIANA

REVUE MENSUELLE IN-8°, AVEC PLANCHES
Publiée sous la direction de
G. CHERICHI, L. FIGORINI ET P. STROBEL

11^e Année

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Italie..... 6 fr.
Autres pays..... 7 —

Adresser le montant des abonnements à M. le professeur PELLEGRINO STROBEL, à Parme (Italie).

DICTIONNAIRE
DES
SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

Sous la direction de
MM. A. Bertillon, Coudereau, A. Hovelacque,
Issaurat, A. Lefèvre, Ch. Letourneau,
G. de Mortillet, Thulié et E. Veron.
AVEC NOMBREUSES FIGURES.

L'Ouvrage se composera de 24 livraisons.
Le tome I^{er} (Liv. 1 à 12) est paru. — Prix : 45 fr.
Prix de chaque Livraison, 4 fr. 25.

PARIS
O. DOIN, Éditeur, place de l'Odéon, 8,
MARPON et FLAMMARION, Libraires,
Galeries de l'Odéon, 1 à 7.

ANTHROPOLOGIE, ANATOMIE COMPARÉE
ANATOMIE HUMAINE, HISTOIRE NATURELLE

TRAMOND

OFFICIER D'ACADÉMIE
Préparateur et fournisseur des facultés
de Médecine et Sciences, Musée d'anthropologie, etc.
9, rue de l'École-de-Médecine, 9

PARIS

Vente de Squelettes, Crânes, Moulages, Bustes
ethnographiques, Crânes de races, etc.
Cerveaux moulés, Gorille, Orang,
Chimpanzé, etc.

ENVOI FRANCO DES CATALOGUES.

MATÉRIAUX

POUR

**L'HISTOIRE PRIMITIVE & NATURELLE
DE L'HOMME**

Revue mensuelle illustrée

Dirigée par E. CARTAILHAC et E. CHANTRE.

Prix de l'abonnement : 15 francs.

PARIS
CH. REINWALD, LIBRAIRE,
45, rue des Saints-Pères, 45.

ARCHEOLOGIE — PRÉHISTORIQUE

EUG. BOBAN

ANTIQUAIRE

85, boulevard Saint-Michel, 85,
A partir de fin février le comptoir est
transféré

Rue Daguerre, 7 (Montrouge)
Près du Lion de Belfort

PARIS

VENTE — ACHAT — ÉCHANGE

Librairie préhistorique, ethnographi-
que et anthropologique.

ETHNOGRAPHIE — MOULAGES

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES

LA TRIBUNE MÉDICALE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Fondé par le docteur MARCHAL (de Calvi)
Publié par le docteur J.-V. LABORDE

Prix de l'abonnement :

Paris et départements : 10 francs par an

— 18^e année —

BUREAU DU JOURNAL :

M. V. GOUPY, 71, rue de Rennes
PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DES

SCIENCES CONTEMPORAINES

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DES SAVANTS
ET DES LITTÉRATEURS LES PLUS DISTINGUÉS

Par la Librairie C. REINWALD

15, rue des Saints-Pères, Paris.

- I. La Biologie, par le dr Letourneau. 3^e éd. 1 vol. avec grav. Broché, 4 fr. 50; relié..... 5 fr.
- II. La Linguistique, par Abel Hovelacque. 3^e éd. 1 vol. Broché, 4 fr.; relié..... 4 fr. 50
- III. L'Anthropologie, par le dr Topinard. préface du prof. Paul Broca, 3^e éd. 1 vol. avec grav. Broché, 5 fr.; relié..... 5 fr. 75
- IV. L'Esthétique, par M. Eugène Veron, directeur du journal *l'Art*. 2^e éd. Broché, 4 fr. 50; relié..... 5 fr.
- V. La Philosophie, par M. André Lefèvre. 1 vol. Broché, 5 fr.; relié..... 5 fr. 75
- VI. La Sociologie d'après l'Ethnographie, par le dr Letourneau. 1 volume Broché, 5 fr.; relié..... 5 fr. 75
- VII. La Science économique, par Yves Guyot. 1 vol. avec fig. Broché, 4 fr. 50; relié..... 5 fr.
- VIII. Le Préhistorique, antiquité de l'homme, par G. de Mortillet. 1 vol. avec fig. Broché, 5 fr.; relié..... 5 fr. 75
- IX. La Botanique, par M. de Lanessan. 1 vol. avec fig. Broché, 5 fr.; relié..... 5 fr. 75
- X. La Géographie médicale, par le dr A. Bordier. 1 vol. avec fig. Broché, 5 fr. Un cahier de 24 cartes explicatives se vend séparément 2 fr. en sus du prix du volume. — Le volume relié, avec les cartes..... 7 fr. 50.
- XI. La Morale, par M. Eugène Veron. 1 vol. Broché, 4 fr. 50; relié..... 5 fr.